

NKANSA'S Nenthor

La coulée de lave



La coulée de lave



Du même auteur :

- * *La victime Réhabilitée suivi d'Ingratitude*
(Société des Ecrivains)
- * *Lettre à un ami au Congo* (L'Harmattan)
- * *450 Questions sur... la Bible* (L'Harmattan)
- * *1000 Questions de Culture Générale* (Edilivre)

NKANSA'S Nenthor

La coulée de lave

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3646-7

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« ... Cher Dauddit, vivre chez une autre personne (oncle, frère, ami,...) n'est pas à conseiller. Au fil des jours, vous tombez dans l'incompréhension et vous vous brouillez enfin. J'ai pu comprendre que, dans la plupart des cas, cela était dû à une incompatibilité de caractères et de mœurs. Chacun, issu d'un milieu différent, avait ses propres habitudes. En clair, le nouveau venu vient « violer » l'intimité de son hébergeant. Au début, ce dernier accepte et comprend volontiers son hôte ; mais après, la situation se dégrade. « L'enfer, c'est les autres », disait Sartre. Pour rester en bon terme avec son ancien hébergeant, il vaut mieux chercher son propre toit et être ainsi indépendant sur ce plan. De nombreuses familles, jadis soudées, se sont séparées à cause de ce problème. J'ai dormi plusieurs fois dans les halls d'immeubles pour la simple et bonne raison que mon hébergeant n'ouvrait plus sa porte au-delà de 20 heures, sachant que j'étais allé au travail. J'ai encaissé cela et compris le message : je n'étais pas chez moi et je devais subir ses sautes d'humeur.... »

MBIENGA NKANSA,
lettre à un ami au Congo, L'Harmattan

*A ma fille Kethia-Lily,
La relève est entre tes mains !*

PREFACE

Dans ce texte court mais magistral, Nkansa's Nenthor, de son vrai nom Erick MBIENGA NKANSA, nous livre la photographie d'un pays que le lecteur n'a aucune peine à situer. Dans cette nation qui s'essouffle et où la coulée de lave, déjà sur la pente raide, poursuit inexorablement sa trajectoire en détruisant tout sur son passage, il y a un homme, Kenga, qui ne désespère pas. Ni vieux ni jeune. Entre deux âges, il est l'homme réfléchi, le stratège qui prend du recul sans jamais reculer et qui scrute l'horizon afin d'avancer au moment opportun. Tous les siens avec lui. En communiquant régulièrement avec Nsatu et les combattants qui opèrent dans l'ombre, Kenga est celui qui invective les foules, l'homme engagé qui fait peur car le pouvoir, qu'il terrorise par son verbe et sa verve oratoire, sait d'avance que son arrestation provoquerait un tollé général et les conséquences au plan social seraient incoercibles.

Mais Kenga sait que seul, il ne pourra rien face à la machine infernale du pouvoir tyrannique. Le travail de son double, l'autre en lui-même, en la personne de Nsatu, qui révèle aux jeunes gens le sens du combat, la

nécessité de sortir de la peur, l'urgence d'inculquer les valeurs éthiques à la génération montante, d'œuvrer à cultiver la tolérance et à lutter contre les antivaleurs, est nécessaire pour préparer la prise de conscience collective. Nsatu répète de façon incantatoire ses paroles qui crient la révolte : « Par excès de zèle, ces pourfendeurs du peuple, nous les avons portés en triomphe. Par naïveté coupable, nous leur avons même essuyé le cul. Pour les avoir pris pour des dieux, à tort ou à raison, nous avons aussi dansé et chanté à leur gloire au point d'érailler notre voix et rompre nos cordes vocales [...] Devons-nous sans cesse subir ce destin amer et demeurer longtemps dans un silence coupable de nature à reconforter les velléités dictatoriales et oppressives de l'adversaire ? ». Qui contredirait cet orateur aux accents pathétiques fertilisant les consciences ? Grâce à sa voix audible au-delà de sa sphère vitale, le courage refait surface. Des gens s'annoncent, parmi eux il y a Zanga chez qui Nsatu reconnaît les siens. Lorsque le verbe se délie, le chemin de l'espoir s'ouvre et la vie devient possible.

Dans un registre décapant la société, Erick MBIENGA NKANSA conduit le lecteur dans un voyage au bout duquel celui-ci rencontre la révolte à cause du désordre institutionnalisé qui règne dans le pays, qui n'épargne personne et dans lequel les plus justes d'entre les mortels deviennent des victimes. « Comment expliquer que le pays soit dirigé par des paranoïaques et autres écervelés à la tête à l'envers. Ici, les aiguilles de la montre tournent dans le sens contraire. Placées aux antipodes du seuil du tolérable, les décisions politiques heurtent le bon sens [...] le pays se meurt à petit feu sous les applaudissements de tous ceux qui, imbus d'orgueil, traitent les autres de

fous ou des malades mentaux lorsqu'ils revendiquent leurs droits ».

Au début, les maux se soignent par les mots avant que la sanction ne punisse et ne corrige le fautif. Sans prise de conscience, individuelle d'abord et collective ensuite, il est impossible de construire l'avenir et de sauver et/ou de sauvegarder le bien commun.

Il faut avant tout briser le silence, braver le danger en cessant d'avoir peur de parler en public et à haute voix. Il faut ensuite apprendre à toiser celui qui porte l'arme en lui rappelant que sa soumission aveugle au pouvoir injuste et corrompu met en péril la vie de tout un peuple. Certes, le pouvoir fera taire l'un de nous – comme dans cette détonation imprévisible qui mit fin au sinistre plaidoyer de Malangu ou encore dans cette mort atroce imposée à Zanga assassiné de deux balles assénées avec cruauté et préméditation – mais il ne parviendra jamais à taire les millions que nous sommes. Et ce sera le début de la démocratie, de ce pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple. Qui donc est capable de tuer la parole et, à travers elle, la démocratie ?

Erick Mbienga Nkansa dit et répète à l'infini que les conditions de vie déplorables dans le pays qu'il décrit cesseront le jour où les citoyens vaincront la peur, où ils cesseront de détalier à l'approche des agents de l'ordre, le jour où ils prendront leur courage en main et où ils décideront enfin de barrer la route au rouleau compresseur de ses intérêts les plus fondamentaux.

« *La coulée de lave* » est un livre sur le sens et le bénéfice de la révolte collective. A la fin du récit, l'hymne à la révolte populaire devient un hymne à la vie grâce à la prudence de l'homme sage et du

penseur prudent. Il faut être un bon stratège, à l'instar de Nsatu, pour ne pas se laisser prendre dans le filet des sbires du pouvoir.

J'ai aimé ce livre qui peint la société humaine dans son état naturel, qui ne cache pas la misère dont nous sommes victimes dans ce pays où l'« on lit sur le visage de chacun de nous tantôt de l'inquiétude, tantôt de la surexcitation et très souvent de l'agitation nerveuse ». Si l'on ne sait pas comment sortir de cet environnement malsain et entouré de puanteurs, il faut lire cette satire de la société politique africaine qui vit dans le comble de la déraison.

En tout cas, « rien ne pourra plus arrêter la roue de l'histoire. Ils pourront nous tuer mais nos idées ne mourront point avec nous. Elles continueront à germer dans l'esprit des jeunes, à fertiliser leur conscience afin d'explorer un jour, sans doute, avec plus des dégâts dans le camp adverse. Il nous faut, par conséquent, combattre jusqu'à notre dernière goutte de sang ».

Alors,

Liguons-nous

Libérons-nous ensemble

Pour que la vie jaillisse

Enfin en abondance.

Fweley DIANGITUKWA
Politologue et écrivain
Lausanne, le 02 avril 2010

I

« Les vrais héros sont des hommes faillibles, mais qui l'emportent à la fin parce qu'ils sont restés fidèles à leurs idéaux, leurs croyances et leur parole ».

Kevin COSTNER, cinéaste américain

De folles et persistantes rumeurs assiégeaient depuis peu Kimbuala, capitale sinistrée de Lupemba. Le moindre ragot s'amplifiait au gré des vents puis se propageait comme une traînée de poudre. Tout se détériorait à une vitesse d'éclair au point que la vie elle-même se muait en chemin de la croix. Le mal affectait tous les secteurs de la vie sociale. S'offrir un repas passait pour une aubaine. On mangeait parfois à tour de rôle. Les enfants se contentaient assez souvent de tirer leur épingle du jeu.

La scolarité même devenait sélective : les fils de nantis s'octroyaient les privilèges de fréquenter les meilleures écoles, tandis que ceux des pauvres étaient condamnés à frotter leur cul contre des morceaux de pierre ou de briques sinon grossir les rangs de laissés-pour-compte, des désœuvrés et autres pique-assiettes

aux lendemains incertains. L'insécurité battait son plein. Des crimes et exécutions sommaires s'opéraient impunément sous la barbe de l'autorité de l'Etat. Ainsi, traqués jusque dans leur dernier retranchement, des paisibles citoyens, abasourdis, répercutaient à peine l'écho de leur cri de détresse perdu dans les sillons de larmes infinies.

La ville toute entière, plongée dans le noir à l'image de l'ensemble du pays, se transformait, la nuit, en mouroir. Assassinats, barricades, vol à mains armées et viols répétés se disputaient la vedette à travers la presse assez critique quant à l'aspect innommable du triste vécu quotidien d'un peuple astreint à la sclérose. Des quartiers entiers étaient délestés pendant longtemps en fourniture électrique. Les habitants s'accommodaient avec passivité aux ténèbres malgré la teneur en ressources énergétiques dont on leur rebattait les oreilles à longueur des journées. Les populations éplorées rampaient tout bonnement telles des taupes en quête d'improbables miracles.

Réduites à la cécité, le jour comme la nuit, elles allaient çà et là à la recherche effrénée de leur dignité perdue tournant en rond à la poursuite de leur fugitive silhouette. Le jour, le destin leur glissait entre les mains à cause de complexes sortilèges des tenants du pouvoir. Le soir, des ténèbres, entretenues à dessein, les enveloppaient dans un univers nébuleux dont le climat de terreur permanente passait pour un secret de polichinelle.

La désarticulation des structures de base à l'arrière-pays expliquait l'exode rural consécutif à l'inévitable corollaire vite cristallisé en explosion démographique incommensurable à travers les grandes villes. La

misère, la paupérisation à outrance, les violences sexuelles, la maladie, la mort, tributaires des guerres récurrentes ajoutaient à l'émiettement de la vie si bien que dans le souci de sauvegarder le souffle vital, les populations apeurées remuaient ciel et terre afin d'échapper aux croque-morts. D'où la ruée vers les grands centres urbains de meutes d'infortunés appelés, en toute dérision, déplacés de guerre.

Du coup, les taudis se dressaient en violation des normes urbanistiques. L'insalubrité prenait de l'ampleur. La résurgence des épidémies autrefois éradiquées renforçait l'inquiétude au plan social alors que l'inexistence du transport en commun autant que le délabrement du réseau routier assaisonné d'interpellations illégales à tout bout de champ donnaient à la circulation à travers la ville les allures d'un véritable casse-tête chinois. De longues distances se couvraient désormais à pied comme à l'époque antique.

Loin d'inspirer confiance, les hôpitaux accumulaient les malades en proie au désespoir vu les conditions d'accueil et la vétusté même de la plupart de ces institutions de la santé. Les soins médicaux visiblement aléatoires s'administraient en contradiction flagrante avec le serment d'Hippocrate. Dépourvus d'argent, les indigents parfois pris en otages au terme de leur hospitalisation en sortaient les pieds devant. Ou plutôt par la porte du derrière. Pris aussi en otages, des cadavres, incapables d'honorer leur facture, s'entassaient à la morgue dans l'éternité de leur rigidité patibulaire menacée de putréfaction prochaine. Les morts coûtaient, désormais, très cher

et les cimetières s'étendaient à perte de vue tels de vastes champs de maïs.

Des pleurs et des grincements de dents fusaient de partout. La détresse se lisait sur le visage lorsqu'on ne feignait pas de prendre sur soi son propre malheur. On n'enterrait plus les morts, selon le langage courant. On les semait au rythme accéléré d'extinction des vies humaines réduites en articles de la mort. Placé sous l'épée de Damoclès, tout le monde ou presque se sentait menacé de rejoindre le royaume de Pluton. Chacun dévalait, par le fait même, une pente raide. Ainsi la vie se définissait-elle en termes de faveur accordée au prix d'humiliations et d'assujettissements révoltants.

Versés dans un chômage chronique, les Lupembois s'activaient à tout faire sinon à ne plus rien faire du tout. Certains tournaient les pouces à force d'attendre voir la manne tomber à nouveau du ciel. D'autres, plutôt résignés, se confiaient entre les mains des pasteurs nouvelle formule, plébiscités grâce à la prolifération d'églises au label envoûtant de faiseurs de miracles inédits. Pendant que les nantis se livraient à des orgies, des vacheries pantagruéliques en règle ; les pauvres, eux, majoritaires se gavaient de la viande enragée. Le mécontentement se généralisait tandis que l'injustice frisait l'insulte et la provocation.

II

« C'est seulement quand le riche est malade qu'il comprend que la fortune ne sert à rien ».

Charles CALEB COLTON

Marqués d'un profil bas, la plupart des gens faisaient contre mauvaise fortune bon cœur. Tous, interloqués, tenaient mordicus à pénétrer le mystère des miasmes observés sur le pays en dépit de la prétendue paix sans pain dont se targuait une certaine crasse politique. A longueur des journées, une dialectique à rebours, tissée de mensonges cousus de fil blanc, distillait un matraquage avilissant prompt à transiger sur le vrai. La paix piaillée à tout instant sentait l'odeur vireuse de la poudre.

Les jeunes se consultaient sans répit. L'imminence de la dérive en perspective augurait des lendemains nébuleux pour nombreux d'entre eux. Des regroupements socio-politiques se constituaient quitte à imprimer sur l'histoire des marques indélébiles. Il ne fallait pas être complices ou simples spectateurs face à la déliquescence de la Nation. Toutes ces idées,

Nsatu venait de les ruminer, seul, dans l'espace étroit de sa petite chambre de la maison familiale. Longtemps, il avait ressassé ses préoccupations, égratigné sa conscience au point de se laisser manger la laine sur le dos. Il sortit de sa longue rêverie au moment où Kiaku arrivait sur les entrefaites et le surprenait encore aux prises avec ses fantasmes.

– As-tu appris la nouvelle ? interrogeait-il à tout hasard à la vue de son ami, venu s'enquérir des nouvelles de leur parti au regard de l'effervescence en cours.

Les deux combattants devisaient dans une sorte de pièce aux murs lézardés supportant mal la toiture en tôles rouillées, mal superposées et farcies de trous comme une écumoire. Frères et sœurs de Nsatu virent le jour dans ce taudis. Ils y passèrent une enfance tumultueuse et pleine de rebondissements compte tenu de la précarité, de la modicité même des conditions sociales de leurs parents.

Chômeur de son état, ce jour-là, Mbuta Lukusa, père de Nsatu, brillait par son absence. Il s'était rendu dans ses vadrouilles habituelles à la recherche d'un hypothétique emploi censé lui redonner la joie de vivre. Il en était presque ainsi, tous les jours, pour ceux à qui le monde du travail avait simplement tourné le dos. C'était le cas pour la majorité de la population. Au lieu de rester à la maison, chasser les mouches ou ronfler sur la chaise longue, Mbuta Lukusa, allergique aux incessantes disputes de ses petits-fils, se résignait dans la quête effrénée d'un havre de paix qui l'incitait, malgré lui, à s'éloigner de ses nippes et préférer cette espèce de solitude

involontaire, convaincu de l'efficacité de l'évasion comme antidote à son corps défendant.

Bongo Mpasi, sa compagne, n'agrémentait point la concession de sa belle voix carillonnante. Elle était également absente depuis l'aube. On ne la trouvait guère à la maison, celle-là, lorsqu'on s'y rendait la journée. Elle sortait très tôt pour rentrer d'habitude à la tombée de la nuit. Parfois même, un peu plus tard comme la plupart des femmes depuis un certain temps, faute de quoi le soleil ne se lèverait plus à l'Est pour se coucher à l'Ouest. La pitance quotidienne tomberait dans l'évanescence d'un vague souvenir.

Bongo Mpasi prenait toute la famille en charge à la suite du renvoi de son mari en congé technique. L'esprit de la jungle avait, certes, atteint le monde du travail. Les textes juridiques, régulièrement foulés aux pieds, donnaient libre cours aux sautes d'humeur pernicieuses au mépris d'intérêts vitaux des travailleurs exposés aux caprices des employeurs en complicité avérée avec le système politique laxiste en vigueur. Alors, ils se résignaient dans des congés techniques et leur rôle de simples partenaires figurants au plan conjugal. Bongo Mpasi s'attribuait de nouvelles responsabilités. Elle se démenait tel un diable dans un bénitier pour pourvoir à la ration alimentaire de son foyer.

Les rôles conjugaux se renversaient. L'homme avait perdu de sa superbe. A peine pouvait-on douter s'il ne troquait pas déjà son pantalon contre le jupon. En tout état de cause, la femme s'accaparait les responsabilités autrefois dévolues à son partenaire sans, Dieu merci, lui confisquer les attributs du mâle dans l'intimité de l'alcôve. Il demeurait maître et